

tiers à peine frayés, escaladant les rudes montagnes couvertes d'immenses forêts, pliant sous le faix d'objets bizarres qu'on donnera au sauvage, en échange de la cannelle, la cire, etc., etc.

Arrivés sur les lieux de production, les Annamites s'installent dans les petites maisons que les Mois ont construites, à leur usage, à la porte du village. On fait la fête, on abat le buffle amené par le Lai-Buôn, on boit de l'alcool et on s'enivre conformément au proverbe sauvage qui dit "qu'il faut boire jusqu'à l'ivresse," puis on va visiter les plantations. Le Lai-Buôn, afin de s'assurer de la qualité, enlève à chaque arbre quelques fragments d'écorce; son choix fait, il débat les prix et, finalement, le marché se conclut entre deux lampées de vin de riz tirées de la grosse jarre vernissée, attachée au poteau fétiche et à laquelle toute la population mâle du village sauvage boit à la ronde.

Le Lai-Buôn achète la récolte des arbres sur pied et paie parfois comptant, mais le plus souvent se contente de donner un acompte, le surplus étant réglé à la campagne suivante.

La vente faite, les arbres sont immédiatement dépouillés suivant une méthode qui sera indiquée plus loin; les écorces mises en paquets remplacent les marchandises d'échange puis le Lai-Buôn reprend, avec ses coolies, le chemin de la plaine.

Ces expéditions durent de 15 à 20 jours, quelquefois d'avantage.

Le Lai-Buôn de retour au marché annamite, présente à ses commettants les produits qu'il a pu acheter, en débat le prix avec eux et la différence lui est versée, soit en espèces, soit en objets d'échange.

Si le village Moï possède quelque cannellier d'une valeur exceptionnelle, il ne cède sa récolte que contre des buffles, des gongs des marmites en cuivre ou des jarres. Cet important marché ne se conclut plus alors directement entre le producteur et le Lai-Buôn : celui-ci revient accompagné de quelques sauvages apportant un échantillon du produit qu'il présente au Lanh-Mai. Celui-ci débat le prix avec les sauvages, après avoir parfois consulté le Chinois. L'affaire conclue, les objets d'échange sont immédiatement donnés aux Mois, avec lesquels le Lai-Buôn repart pour prendre livraison de l'écorce ainsi achetée.

Les villages qui ont été trop souvent trompés par le Lai-Buôn, refusent parfois son intermédiaire et,

dans ce cas, font eux-mêmes leur récolte qu'ils viennent vendre directement aux marchés, soit aux Lanh-Mai, soit par leur intermédiaire.

De même pour les villages complètement indépendants, habités par des populations pillardes que les Annamites désignent sous le nom de Moi-Cao (les sauvages d'en haut) et chez lesquelles ils ne se risquent jamais : ils y seraient certainement, en effet, réduits en esclavage. Ces gens descendent eux-mêmes vendre leurs produits sur les marchés annamite : on les voit arriver en longues bandes, tous armés et chaque homme portant sur le dos un fardeau de cannelle. Si ces sauvages n'ont aucune relation directe avec les Annamites, ils ont souvent des amis dans les villages soumis et visités par les Lai-Buôn. En passant, la bande emmène quelques-uns d'entre eux pour lui servir d'intermédiaire et c'est naturellement aux Lanh-Mai de ces interprètes que l'on s'adresse pour l'écoulement de la marchandise.

Ecorçage du cannellier.—Il faut une expérience plus grande encore pour effectuer les différentes manipulations auxquelles la cannelle est soumise, depuis le champ de culture jusqu'à son embarquement pour la Chine.

L'opération de l'écorçage se fait généralement, ainsi que nous l'avons vu plus haut, du 2^e au 4^e mois annamite, époque de la montée de la sève. Une autre époque favorable est encore celle du 7^e mois, où une légère poussée de sève se produit : c'est ce que l'on appelle la deuxième saison de la cannelle ; mais les quantités de cannelle, ainsi récoltées sont beaucoup moindres que celles récoltées durant la 1^{re} saison.

L'écorçage se fait de la façon suivante : on pratique, avec un instrument bien tranchant, une, deux ou trois incisions verticales du sommet à la base du tronc ; ces incisions doivent traverser toute l'épaisseur de l'écorce. Partant toujours du sommet, il en est fait plusieurs autres horizontales sur toute la circonférence de l'arbre, la dernière s'arrêtant à 10 ou 20 centimètres du sol.

L'opérateur prend ensuite une spatule en os ou en corne et procède de haut en bas à l'enlèvement des écorces.

Les branches sont dépouillées de la même façon. A la suite de cette mutilation l'arbre meurt ; de la base poussent bien quelques rejetons, mais ils sont généralement sans valeur.

L'expérience a démontré qu'un arbre auquel on n'enlèverait que quelques parties de son écorce périrait aussi bien que celui qui est complètement dépouillé.

Sitôt enlevées, les écorces sont liées sur des plaquettes de bois dans le but de les empêcher de se rouler sur elles-mêmes pendant la dessiccation ; si cette précaution était négligée, la force de torsion déployée aurait pour effet de faire exuder l'huile essentielle de la cannelle.

C'est dans cet état que la cannelle est mise en paquets et apportée sur les marchés où on se livre à un premier triage pour la répartir suivant sa qualité.

LES BIJOUX

Extrait du Journal :

Il y a paraît-il, des industries se rapportant à notre toilette, qui sont dans le marasme, tel le commerce des bijoux, j'entends des vrais, qui à l'heure actuelle subit une crise fâcheuse, au dire des intéressés. Il est vrai qu'ils sont orfèvres et que, comme M. Josse....., vous savez le reste.

Les femmes ne portent presque plus de bijoux, spécialement dehors où le vêtement les emprisonne tout entières : le cou qu'enserrait autrefois le collier, maintenant remplacé par le rigide col de toile ; poignets hermétiquement cachés sous le bas de manches moyenâgeux et qui autrefois s'embellissait du bracelet ; doigts fuselés auxquels les gants très étroits ne permettent pas les grosses bagues à la mode.

Quant aux boucles d'oreilles, les dames mûres sont presque les seules à y demeurer fidèles. Les jeunes les portent capricieusement, aujourd'hui oui, demain non, encore qu'elles en aient chez elles, dans leurs écrans précieusement clos et rarement ouverts.

Je n'ose pas m'attrister et gémir sur cet état de choses. Quelque sympathie que m'inspire la très artiste corporation des orfèvres et bijoutiers, j'avoue ma préférence pour la toilette sobre de bijoux, où ne se voit qu'incidemment et l'éclat de la pierrerie ou le scintillement de l'or. Pierrerie et métal précieux n'en ont que plus de relief lorsqu'ils sont peu entourés de leurs semblables. Leur solitude rehausse encore et leur aspect et leur prix. Les femmes de goût, vraiment savantes en esthétique mondaine le savent. Tous les joailliers du monde ne sauraient les convertir.

Une exception cependant pour la bague. Soit parce que c'est spécia-